

Caroline Andrew et Beth Moore Milroy, éds, *Life Spaces : Gender, Household, Employment*

Dominique Masson

Volume 2, numéro 1, 1989

Lieux et milieux de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057542ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057542ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Masson, D. (1989). Compte rendu de [Caroline Andrew et Beth Moore Milroy, éds, *Life Spaces : Gender, Household, Employment*]. *Recherches féministes*, 2(1), 141–144. <https://doi.org/10.7202/057542ar>

COMPTES RENDUS

Caroline Andrew et Beth Moore Milroy (éds), *Life Spaces : Gender, Household, Employment*. Vancouver, University of British Columbia Press, 1988, 214 pages.

D'interminables délais d'édition ont contribué à faire de la parution du livre de Caroline Andrew et Beth Moore Milroy un événement très attendu. L'ouvrage rassemble une collection de huit essais résultant d'une session de conférences tenue en août 1985 sous les auspices de l'Institut d'études urbaines de l'Université de Winnipeg. La constitution de ce recueil a fait appel à la contribution de chercheuses chevronnées réunies autour d'une interrogation sur le « genre » et l'espace urbain, sur le rapport des femmes à leurs environnements. Les essais sont suivis d'une bibliographie annotée des sources canadiennes pertinentes.

Cette publication est importante car il s'agit du premier recueil canadien depuis la parution, en 1980, de *New Space for Women*¹ sous la direction de Wekerle, Peterson et Morley de l'université York, une coproduction à contenu plus américain que canadien comme on se le rappellera. Les essais regroupés dans *Life Spaces*... permettent de mesurer le chemin parcouru depuis, principalement en ce qui a trait aux dimensions théoriques de l'objet. Ils nous fournissent également l'occasion d'apprécier toute la vitalité et la production canadienne actuelle dans ce domaine qui, à la jonction de plusieurs disciplines, suscite l'intérêt de plus en plus de chercheuses en sociologie urbaine, politique locale, géographie, aménagement, architecture et études féministes.

Une des grandes originalités du recueil réside d'ailleurs en cette volonté, clairement énoncée par Andrew et Moore Milroy, d'affirmer la spécificité d'une perspective canadienne dans le regard sur les femmes et l'urbain. Selon elles, les particularités culturelles et socio-politiques de l'expérience urbaine canadienne sont bien réelles. Ce particularisme affecte, par voie de conséquence, le rapport femmes/urbain au Canada et démarque la recherche effectuée ici de celle qui a cours chez nos voisins du Sud. On aurait pu ajouter que l'existence de ces mêmes différences sociales, culturelles, politiques, économiques, confère à la condition des femmes au Canada ses caractères distinctifs, lesquels viennent redoubler la spécificité du rapport femmes/urbain dans l'espace canadien.

Les divers essais qui constituent l'ouvrage sont également liés par le caractère féministe de leur approche. Tous explorent, sous divers angles, les interrelations entre le genre et la structure urbaine, entendue comme « l'arrangement particulier des espaces quotidiens ». Malgré la constante utilisation du concept de genre, qui fait référence au processus de construction des deux catégories sociales de sexe, c'est bien principalement des femmes qu'il s'agit ici. La définition sociale des femmes comme groupe est historiquement mouvante. Un consensus se dégage autour de l'importance théorique de l'examen des relations dans et entre les sphères de la production et de la reproduction sociale comme lieu central des transformations qui viennent affecter tout à la fois le genre (la définition et les caractères sociaux attachés au fait d'être « femme » ou « homme ») et la constitution des espaces sociaux.

L'ensemble du recueil manifeste une triple préoccupation : celle de la *construction théorique* autour de l'importance des processus de production et de reproduction, celle de l'*observation* de la réalité et des situations concrètes vécues par les femmes dans l'urbain, celle de l'*action* enfin, de l'intervention avec et pour les femmes dans une perspective de changement, à la fois sur le terrain de l'arrangement de nos espaces et sur celui des termes de la définition des femmes comme groupe. La plupart des essais expriment, à des degrés divers, ces trois moments de la pratique de recherche féministe.

Dans le premier texte, Suzanne MacKenzie s'attarde à démontrer l'existence et la nature du lien entre les transformations du genre et celles de l'espace urbain. S'appuyant sur une approche historique bien documentée, l'analyse se centre sur l'examen de deux périodes, celle de l'industrialisation (1880-1910) et celle de l'après-guerre (post-1945). Ces deux périodes ont été marquées à la fois par des crises urbaines et par d'importants changements dans les rôles et les activités des femmes, donnant lieu à l'émergence d'une épineuse « question sociale des femmes ». La question des femmes et la question urbaine sont toutes deux tributaires des changements qui s'opèrent dans les processus de production et de reproduction sociale. La première période de crise s'est résolue par la séparation, physique et sociale, de la production et de la reproduction, créant le modèle banlieusard et y attachant la ménagère à temps plein. La solution de la crise actuelle semble vouloir être trouvée à travers les actions des femmes, dans une réorganisation sociale et spatiale de l'interface de la production et de la reproduction.

Damaris Rose et Paul Villeneuve s'intéressent également aux liens unissant les transformations du genre et celles de l'espace, soit plus précisément aux implications sociales et spatiales de la progression des phénomènes de bipolarisation et de féminisation de la force de travail à Montréal depuis 1971. Les auteur(e)s, qui n'en sont pas à leurs premières armes sur le sujet, exposent ici une partie des résultats d'une recherche empirique d'envergure basée sur l'utilisation de compilations statistiques spéciales des recensements de 1971 et 1981. De l'exposé des rapports entre la féminisation et la bipolarisation de la force de travail se dégagent les fondements d'une restructuration qui n'est pas qu'économique mais qui trouve également son expression dans l'espace. Dans ce processus de recomposition sociale/spatiale, les femmes professionnelles apparaissent comme des « gentrificatrices marginales » dont les caractéristiques remettent en question le stéréotype du « yuppie » et portent des conséquences plus positives que négatives sur les transformations de leurs espaces de voisinage.

Jeanne M. Wolfe et Grace Strachan se proposent quant à elles d'examiner de plus près la contribution des femmes aux mouvements de réforme urbaine à Montréal au cours de la période 1880-1920. Deux exemples font l'objet de leurs observations : la « Montréal Parks and Playgrounds Association » et la vie de Lady Grace Julia Drummond, première présidente du « Montréal Local Council of Women ». D'une saveur très factuelle, le texte illustre l'importance de la participation des femmes, originaires d'une élite principalement anglophone, aux mouvements de réforme et de charité publique par lesquels devait se réaliser la grande entreprise d'« assainissement » de l'espace urbain — et d'organisation

de la reproduction sociale de la force de travail ouvrière — au début du XX^e siècle.

L'article de William Michelson se situe dans une problématique classique d'étude de budgets-temps. La discussion se base sur les résultats d'une recherche effectuée en 1980 dans le Toronto métropolitain. L'objet en est l'examen des convergences et surtout des divergences entre les mères salariées et leurs maris sur le plan de l'organisation spatio-temporelle de leurs activités quotidiennes. *On n'y trouvera rien de très novateur, ni dans l'analyse ni dans les solutions proposées, qui demeurent toutes dans un langage plus propre à être compris des planificateurs mâles qu'à constituer un réel apport aux connaissances féministes.*

Gerda R. Wekerle nous fait le plaisir de livrer ici un article-synthèse qui expose les résultats de sa recherche sur les coopératives de logement de femmes, menée en 1985-1986 en collaboration avec feu Joan Simon. La mise sur pied de coopératives « de femmes » est considérée comme une réponse aux besoins spécifiques de celles-ci dans le contexte d'une crise du logement qui les affecte de façon prédominante. À partir d'exemples tirés de cinq projets de coopératives au Canada, dont quatre fondées par des femmes et dans une perspective féministe, l'auteure esquisse les principaux traits d'une création de logement « par et pour les femmes ». Elle passe en revue les étapes du développement des coopératives en insistant sur l'importance du réseau des femmes dans ce processus. Elle fait également état des difficultés rencontrées dans l'élaboration d'un modèle alternatif lorsque les besoins des femmes-développeuses-coopérantes se heurtent au sacro-saintes normes des programmes subventionnaires. Malgré tout, des innovations physiques et sociales se dégagent des expériences étudiées.

Fran Klodawski et Aron Spector abordent également la question des femmes et du logement, cette fois par le biais de leur présence majoritaire (85%) au sein des familles monoparentales. Les transformations qu'ont connues les ménages, les familles et leur cycle de vie sont exposées, ainsi que les problèmes particuliers rencontrés par les familles monoparentales dans le domaine du logement. Dix critères d'adéquation du logement (et de son environnement) aux besoins spécifiques et aux caractéristiques des familles monoparentales sont présentés et discutés par les auteur(e)s.

Le texte de Denise Piché est celui qui pose le plus directement la question du changement social dans une société où l'expérience des femmes demeure marquée par l'oppression et le sexisme. À partir de deux études de cas conduites par elle auprès de femmes mariées avec enfants et de groupes d'adolescentes dans la ville de Québec, l'auteure se penche sur les différentes représentations qu'ont ces femmes de leurs activités récréatives et sur leurs perceptions de leur environnement de loisir. Deux phénomènes plus significatifs ressortent de ces études de cas. De par leur nature « féminine » dans une société qui privilégie les besoins en loisirs des garçons et des hommes, ceux des adolescentes et des femmes demeurent sous-évalués par les planificateurs. Cependant, malgré la nécessité de se mettre à l'écoute des représentations et besoins des femmes, force est de constater que leur expression demeure largement conditionnée et reflète les stéréotypes dominants. Si on ne peut se borner à demander abruptement aux femmes ce qu'elles veulent, comment

penser avec elles des processus de changement ? L'auteure préconise le développement d'un lien plus fort entre la recherche et l'action et propose l'adoption de méthodologies interactives faisant intervenir à la fois l'écoute et la prise de conscience (*consciousness-raising*). Alors seulement pourra-t-on penser à l'établissement d'une véritable participation des femmes à l'élaboration de leurs propres priorités dans la re-création de leur environnement.

C'est sur l'urgence du renforcement de ce lien nécessaire entre recherche féministe et action que Beth Moore Milroy et Caroline Andrew choisissent de conclure cette série d'essais. Le désir de comprendre la réalité, chez les chercheuses féministes, est inséparable d'une vision politique du changement et du désir de participer à ce changement « avec et pour les femmes ». Le changement peut être vu comme la modification et la subversion des concepts, théories, méthodes, catégories qui, construits à partir de l'expérience des femmes, transforment le processus de production de connaissances et les connaissances produites sur la réalité dans laquelle nous vivons. Mais il est aussi *changement social*, transformation politique des rapports de force qui constituent la relation des femmes à leurs environnements. Pour être cohérente avec cette double préoccupation pour la connaissance de la situation des femmes et pour la transformation de cette situation, la recherche féministe doit s'efforcer d'alimenter l'action, liant chercheuses et « cherchées », production de connaissance et production de conscience dans l'expérimentation de méthodologies orientées vers le dégagement des conditions de l'action. Le chapitre se clôt sur la discussion de quelques-unes de ces méthodologies et sur la nécessité, plus que jamais, de diffuser à toutes les résultats de nos recherches.

Peut-être est-ce pour répondre à ce dernier impératif que ces deux auteures nous offrent, en prime, une bibliographie annotée qui termine l'ouvrage. Initiative judicieuse, certainement. Elle regroupe les publications canadiennes (1971-1987) comprises sous le thème très large de « femmes et environnements ». Les thèses canadiennes ne sont cependant pas à jour (1974-1983). Signalons l'heureuse idée d'inclure les adresses permettant de commander certaines publications moins accessibles ou à distribution plus restreinte. La lecture des documents qui composent cette bibliographie devrait nous aider à compléter cette « vision canadienne » du rapport des femmes à leurs environnements qui n'a été illustrée, somme toute, et c'est là une des rares fausses notes de ce livre, que par des contributions du Québec et de l'Ontario.

*Dominique Masson
Chercheuse autonome
Chicoutimi*

Note

1. Wekerle, Gerda R., Rebecca Peterson et David Morley (éds), *New Space for Women*. Westview Press, Boulder, Colorado, 1980.